Le Lecteur
Comédie de Boncourt
Edition originale
20 F.

LE TUTEUR, COMEDIE.

A PARIS,
Chez THOMAS GUILLAIN, à la descente du Pont-neuf, prés les Augustins, à l'Image S. Louïs.

M. DC. LXXXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Universitäts BIBLIOTHECA Ottavianæ

PQ
1794
.D3T8
1695
Cal. spéc.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Paris le trentiéme jour de Janvier 1693. Signé, Par le Roy en son Conseil, GAMART. Il est permis à THOMAS GUILLAIN de faire imprimer vendre & debiter les Oeuvres de Theatre du Sieur D**. pendant le temps de six années, à compter du jour qu'elles seront imprimées pour la premiere fois, pendant lequel temps tres-expresses inhibitions & défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de faire imprimer, vendre ny debiter lesdites Pieces de Theâtre d'autre Edition que celle de l'exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de trois mil livres d'amende, payable sans déports par chacun des contrevenans, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, & autres peines portées plus au long par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de la ville de Paris, le 4. d'Avril 1693.

Signé P. AUBOUYN. syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 6. Aoust 1695.

ACTEVRS.

Mr BERNARD, Tuteur d'Angelique.

LE CHEVALIER, Oncle d'Angelique.

DORANTE, Amant d'Angelique, & cru Peintre chez Mr Bernard.

LOLIVE, Valet de Dorante, & Jardinier de Mr Bernard.

ANGELIQUE, Niéce du Chevalier.

LISETTE, Sa Suivante.

LUCAS, Fermier de Mr Bernard.

MATURINE.

LE TUTEUR, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCAS *seul, tenant un papier à la main.*

TAtiguë' que c'eſt grand dommage que je ne connoiſſe A, ny B; gros & grand comme je ſis, c'eſt une honte que je ne ſçache pas encore lire. Ah que j'aurois de plaiſir à défricher ce qu'il y a dans ce papier que je viens de trouver, il faut que ce ſoit quelque choſe de beau, car il étoit bien emmailloté, cachets par-icy, cachets par-y-là; Si c'étoit quelque bon Contrat, quel-

que bonne Lettre de change, que ſçait-on? La fortune viant par fois en dormant, alle m'en veut peut-être: pourquoy non? Je ne ſerois pas le premier Manan qu'alle auroit fait grand Seigneur : ç'a ſe voit à chaque bout de champ, ç'a arrive tous les jours, & ſi perſonne ne crie miracle. Si on me voyoit dans un beau carroſſe qu'eſt-ce qui croiroit que j'ay été Payſan. Je ne m'en ſouviendrois morgué peut-être pas moy-même.

SCENE II.

LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

QUe fais-tu là, Lucas?

LUCAS.

Je me promene, Mademoiſelle Liſette; Comme j'avons ſoupé de bonne-heure, en attendant qu'il ſoit tout-à-fait nuit, je ſuis bian-aiſe de faire un peu digeſtion.

LISETTE.

Mais tu parlois tout ſeul, je penſe?

LUCAS.

C'eſt que je ſongeois à faire fortune. Je ne ſuis pas un ſot, non, tel que vous me voyez.

LISETTE.

Je le croy bien, tu as la phiſionomie d'avoir de l'eſprit.

LUCAS.

J'en ay comme un enragé, mais je ne ſçay pas lire, c'eſt ce qui me chagrine.

LISETTE.

Tu as raiſon, cela eſt chagrinant; mais cela n'eſt pas trop neceſſaire pour faire fortune.

LUCAS.

Morgué ſifait, & j'en aurois bon beſoin à l'heure qu'il eſt.

LISETTE.

Comment donc Lucas?

LUCAS.

Acoûtez. Je ſommes pour être mariez enſemble, car Monſieur Bernard, nôtre Maître, dit qu'il le veut, je le veus bian itou, quand vous ne le voudriais pas vous; je ſommes deux contre un, à la pluralité des voix je ſerons mary & femme, ne vous en déplaiſe.

LISETTE.

C'eſt une choſe ſeure: Mais afin que les

choſes ſe faſſent de bonne grace, & que je le veüille bien auſſi, c'eſt pour cela que tu veux faire fortune.

LUCAS.

Tout juſtement, vous l'avez deviné; j'aime à être riche, moy; il m'eſt avis que ça eſt bien commode, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Tu as raiſon.

LUCAS.

Oh bian donc, comme je partagerons nôtre fortune, il n'y a point de danger de vous montrer ce que je viens de trouver.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

LUCAS.

Motus au moins.

LISETTE.

Eſt-ce quelque diamant?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Une bourſe pleine d'or?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Quoy donc?

LUCAS.

Un papier.

LISETTE.

Quel papier?

LUCAS.

Un papier dont j'ay bonne opinion. C'eſt tout dire, le voila: Tenez, il fait encor tantinet jour. Vous ſçavez lire, voyez ce que c'eſt, car je n'y entens goute, oüy; mais morgué liſez donc tout-haut, point de trahiſon, au moins.

LISETTE lit.

Madame vôtre mere m'eſt venû trouver. Vous avez fort bien fait de luy mander naturellement où vous êtes, le ſujet qui vous y retient, & les moyens qu'il y a de vous rendre ſervice. Je ſuivray de près le valet de chambre qui vous porte ma lettre; tâchez de plaire puiſque vous l'avez entrepris, & comptez qu'on n'épargnera rien pour vous rendre heureux.

Le Chevalier d'Artimon.

D'Artimon! c'eſt l'oncle d'Angelique.

LUCAS.

Il n'y a morgué pas là dequoy faire fortune: Mais tatigué que les gens ſont ſots, d'empaqueter ſi bien ſi peu de choſe.

LISETTE.

Où as-tu trouvé ce papier ?

LUCAS.

Auprés de la petite porte du jardin. Je n'aurois pargué pas pris la peine de le ramasser si j'eus cru que çût été si peu de chose. Vous en ferez vôtre profit, je vous le baille.

LISETTE.

Où vas-tu si viste ?

LUCAS.

Je n'ay pas le tems de m'amuser. Je m'en cours dire à Monsieur Bernard quelque chose que j'ay veu : car je ly dit tout comme vous sçavez ; c'est ce qui fait que je sommes si bons amis.

SCENE III.

LISETTE *seule.*

UNe lettre du Chevalier d'Artimon, qui ne s'adresse point à sa niéce. Quelle autre correspondance peut-il avoir en ce païs-cy. Ah vous voila le plus à propos du monde.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AS-tu quelque chose à m'aprendre qui puisse me faire plaisir ?

LISETTE.

Cela se pourroit bien ; connoissez-vous l'écriture de vôtre oncle.

ANGELIQUE.

De mon oncle le Chevalier ? oüy, Lisette.

LISETTE.

En est-ce-là, voyez.

ANGELIQUE.

Sans doute, cette Lettre est de luy. Donne, à qui s'adresse-t-elle ? où l'as-tu trouvée ? qui te l'a renduë ?

LISETTE.

Elle ne s'adresse à personne. C'est par hazard qu'elle est entre mes mains. Je ne sçay ce qu'elle signifie ; mais le cœur me dit quelque chose de bon, & je me flatte

que nous allons voir de la nouveauté dans nos affaires.

ANGELIQUE.

Non. Lisette je suis née malheureuse, & je ne sçache rien au monde qui puisse changer ma destinée.

LISETTE.

Mais dans le fonds qu'est-ce qui vous manque, ce ne sont pas les soûpirans, Dieu mercy. Vous n'en avez que trop, peut-être, & je ne sçais pas même s'il n'y en a point icy quelqu'un *incognito*, qui attend une occasion favorable pour se declarer. Ce Peintre & ce Jardinier qui sont icy depuis quinze jours. . . .

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire?

LISETTE.

Ces gens-là ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent: je m'y connois, ce sont des amoureux en masque, sur ma parole.

ANGELIQUE.

Que tu es extravagante, Lisette, avec tes idées.

LISETTE.

Donnez-vous patience, nous aurons tout le temps d'éclaircir mes doutes, & selon toutes les apparences nous ne re-

tournerons pas si-tôt à Paris. Ce bizarre Monsieur Bernard, que vôtre pere en mourant s'avisa pour nos pechez de nommer vôtre Tuteur en dépit de toute la famille, a ses raisons pour demeurer icy; & sous pretexte d'embellir sa maison de Campagne, de faire peindre ses appartemens, il vous cache aux yeux de tout le monde, & nous tient releguées depuis six mois dans le fonds d'un village, où il y a plus de cinq mois & trois semaines que je m'ennuye.

ANGELIQUE.

Ah! ma chere Lisette.

LISETTE.

J'entens. Vous vous ennuyez aussi, & de plus d'une maniere même. L'état de fille vous déplaît autant que le village, & franchement vous avez raison : C'est une chose ennuyeuse. Mais enfin ce qui se trouve à Paris se trouve en Province. Il y a des épouseurs par tout païs, & si par hazard le Peintre étoit ce que je m'imagine, je répondrois bien moy de faire passer vos chagrins avant qu'il fût peu.

ANGELIQUE.

Hé? que me serviroit-il qu'on m'aimât, & même de faire un choix? Les injustes caprices de mon Tuteur, qui refuse tous les

partis qui se presentent, ne me permettent pas de me déterminer en faveur de quelqu'un.

LISETTE.

Hé mort de ma vie si vôtre Tuteur ne sçait ce qu'il veut, ne sçavez-vous pas ce qu'il vous faut ? Il ne vous le donne point, c'est à vous de le prendre.

ANGELIQUE.

Ah ! que me conseilles-tu ? les mauvaises manieres qu'il a pour moy ne me feront jamais sortir des égards que je me dois à moy-même, & quelque passion que je puisse avoir, elle sera toujours soûmise à la raison & à la bien-seance.

LISETTE.

Et avec ces beaux sentimens-là vous mourrez vieille fille. Cela est cruel. Monsieur Bernard, pour ne point rendre compte de vôtre bien, écartera tous les prétendans ; car enfin il n'a point eu jusques-icy de bonnes raisons pour rebuter ceux qui vous ont demandée.

ANGELIQUE.

C'étoit des partis fort convenables, Lisette.

LISETTE.

Ouy. Mais cependant pourquoy a-t-il

refuſé ce jeune Conſeiller ? Parce qu'il eſt ignorant, dit-il, la grande merveille ! Hé mort de ma vie, ſi pour être de robbe il falloit abſolument être habile homme, la plûpart des Charges ſeroient à vendre.

ANGELIQUE.

Tu as raiſon. Hé qu'ay-je affaire auſſi que mon mary ſoit ſçavant, Liſette ?

LISETTE.

Bon. C'eſt quelque choſe de bien neceſſaire pour le mariage que de la ſcience ; & voila ce gros Colonel qui vous aimoit tant, par exemple. On dit qu'il ſçait du Latin, celuy-là du Grec, que ſçais-je moy ? Il a tous les livres du monde dans la cervelle.

ANGELIQUE.

Oh. Cet homme-la ne me revenoit point du tout, je te l'avouë.

LISETTE.

N'y à moy non plus, & cependant je vous aurois toujours conſeillé de le prendre en attendant mieux ; Mais le maudit Tuteur, l'a-t-il voulu ? Il dit que c'eſt un homme qui ne s'attache qu'à l'étude, & qui ne ſonge point à ſon Regiment : Le Conſeiller en ſçait trop peu pour un Magiſtrat, & le Colonel en ſçait trop pour un homme

d'épée. Ne voila-t-il pas de bonnes chiennes de raisons.

ANGELIQUE.

Tu me fais entrevoir des choses....

LISETTE.

Je vous fais entrevoir juste ; Et comment a-t-il receu la demande que luy fit, il y a quelque temps la mere de ce riche Marquis, dont les terres sont si proches d'icy ?

ANGELIQUE.

Je n'ay jamais veu ce Marquis ; mais j'en ay oüy dire mille biens.

LISETTE.

Je ne le connois pas non plus que vous, & cependant je m'interessois pour luy, parce que Madame sa mere est si bonne personne, outre qu'il est presque toujours à la Cour, & l'air de ce païs-là nous conviendroit assez, à ce qu'il me semble.

ANGELIQUE.

Je ne sçaurois pardonner à mon Tuteur, d'avoir rebutté celuy-là, je te l'avouë.

LISETTE.

Il pretend encore avoir eu raison. Ce Marquis, dit-il, est trop honnête homme. Il est franc, genereux, bon amy, sincere. C'est un Courtisan qui ne sçait pas son métier ; Monsieur Bernard veut que tout le

le monde excelle comme luy dans ce qu'il ſe mêle de faire.

ANGELIQUE.

Comment donc qu'on excelle comme lui, que veux-tu dire ?

LISETTE.

Quoy vous ne voyez pas comme moy que ſa conduite eſt admirable ?

ANGELIQUE.

En quoy admirable ?

LISETTE.

En ce qu'il ne vous marie point. Vous êtes jeune, belle & riche, il eſt vôtre Tuteur, il vous refuſe à tout le monde, il vous garde pour lui peut-être ; n'eſt-ce pas faire le métier de Tuteur à merveille ?

ANGELIQUE.

Si je croyois qu'il eut cette penſée, il n'y a rien au monde que je ne fuſſe capable de faire plûtôt que d'être expoſée....

LISETTE.

Paix, taiſez-vous. Voici ſon eſpion, il ne faut rien dire devant ce maraut-là.

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

OH. Palsangué je vous trouve bien à point. Rejoüissez-vous, Mademoiselle, vous ne serez plus si fâchée.

ANGELIQUE.

Comment?

LUCAS.

Réjoüissez-vous, vous dis-je encore une fois, tout vient à point à qui peut attendre; vous serez morgué mariée à la fin.

ANGELIQUE.

Tes conjectures n'étoient pas justes, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Elle sera mariée, qui te l'a dit?

LUCAS.

Morgué je le sçay bian, il n'y aura point de n'enny pour cette fois-cy; & sty qui la prend n'en aura pas le démenty, car j'y ont regardé.

ANGELIQUE.

Explique-toy donc, quel homme eſt-ce ?

LUCAS.

Oh palſangué c'eſt une bonne affaire.

LISETTE.

Quelque jeune homme, peut-être ?

LUCAS.

Un jeune homme, fy : eſt-ce que ce ſeroit une bonne affaire pour une fille qu'un jeune homme d'aſteure.

ANGELIQUE.

Eſt-ce quelque perſonne de qualité ?

LUCAS.

De qualité, Dieu vous en garde. Ils avons toujours quelque ménage en ville les gens de qualité, & ils en ſont plus ſoigneux que de celuy de leurs femmes encore.

LISETTE.

Ne ſeroit-ce point quelque Financier ?

LUCAS.

Un Financier. Elle ſeroit bian lottie. Aujourd'huy Madame, & demain rien peut-être.

ANGELIQUE.

Hé ne nous tien pas davantage dans l'incertitude.

LUCAS.

Tatigué comme vous gobez çà. Je ſis

un porteux de bonnes nouvelles moy, n'eſt-il pas vray ?

LISETTE.

Hé de par tous les diantres acheve donc de la dire ta bonne nouvelle. Eſt-ce un party avantageux enfin ?

LUCAS.

Oh pour ſtila je vous en répons. Hé pargué tenez vela Monſieur, qu'il vous le diſe luy-même.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS, Mr BERNARD.

Mr BERNARD.

AH, c'eſt vous que je cherche, Angelique, j'allois monter à vôtre apartement, & je ſuis bien-aiſe de vous rencontrer icy.

ANGELIQUE.

Souhaittez-vous quelque choſe de moy ?

Mr BERNARD.

Oüy, depuis le ſouper, on m'a apris des choſes qui ont achevé de me faire prendre

des resolutions dont vous serez bien-aise, & j'ay de bonnes nouvelles à vous dire.

ANGELIQUE.

Me voila prête à vous écouter.

Mr BERNARD.

On vous demande en mariage.

ANGELIQUE.

On m'a déja demandée tant de fois inutilement, que cette nouvelle n'est pour moy ny surprenante, ny agreable.

LISETTE.

Oh cette fois-cy ne sera pas comme les autres, & de la maniere dont Monsieur parle, je voy bien qu'il a de bonnes intentions.

Mr BERNARD.

Les meilleures du monde, Lisette : tu sçais combien de soins j'ay pris pour son éducation.

LISETTE.

Cela est vray.

ANGELIQUE.

Je vous en suis bien redevable.

Mr BERNARD.

Depuis la mort de ses parens je n'ay épargné aucune chose pour la rendre une personne accomplie.

LISETTE.

Et vous avez tres-bien réussi.

Mr BERNARD.

Il me semble qu'il ne manque plus à l'accomplissement de mon ouvrage que de la voir heureusement mariée.

LISETTE.

Vous avez raison ; il faut un bon mary pour couronner l'œuvre.

Mr BERNARD.

J'ay peut-être, selon son gré, un peu trop differé de le faire : & entre-nous, Lisette, elle en a murmuré quelquefois.

ANGELIQUE.

Moy, Monsieur !

LISETTE.

Oh pour cela oüy, je vous l'avouë, nous en murmurions tout à l'heure encore.

ANGELIQUE.

Tu perds l'esprit, Lisette.

LISETTE.

Vous rougissez. Voila une pudeur bien placée. Hé allez, allez, en fait de mariage les honnêtes filles ont toujours plus d'impatience que les autres.

Mr BERNARD.

Elle n'aura rien perdu pour attendre.

LISETTE.

Ses interêts sont bien entre vos mains.

Mr BERNARD.

Aujourd'huy tout me détermine à la

marier incessamment, & j'ay été averty de bonne part qu'on forme des desseins contre son honneur.

ANGELIQUE.

Hé quels desseins, Monsieur?

Mr BERNARD.

On veut vous enlever l'une & l'autre.

ANGELIQUE.

Nous enlever!

Mr BERNARD.

Oüy, mais...

LISETTE.

Au remede, Monsieur vîte, au remede, on ne peut trop se hâter de mettre l'honneur des filles à couvert des mauvaises intentions des hommes.

Mr BERNARD.

C'est aussi le party que je prens.

LISETTE.

Vous êtes un homme de bon esprit.

Mr BERNARD.

Et pour la dérober aux persecutions & aux poursuittes d'une foule de prétendans qui ne luy conviennent point, j'ay resolu dés demain d'en faire ma femme, & j'ay pris pour cela....

ANGELIQUE.

Comment Monsieur?

LISETTE.

Mes conjectures n'étoient pas fausses.

Mr BERNARD.

Plaît-il ?

ANGELIQUE.

Vous avez fait dessein, dites-vous ?

Mr BERNARD.

De vous épouser dés demain moy-même, & d'ôter ainsi tout espoir...

LISETTE.

Oh si cela est comme cela, qu'il nous laisse enlever, cela vaut beaucoup mieux.

Mr BERNARD.

Qu'avez-vous ? vous voila toute je ne sçay comment.

ANGELIQUE.

Je me trouve mal, Monsieur ; vien auprés de moy, Lisette.

LISETTE.

Madame, Madame, hola donc, Madame.

Mr BERNARD.

Oüais, voila un mal qui luy prend bien brusquement.

LISETTE.

Il ne faut pas que cela vous étonne, Monsieur, elle est si fort outrée des mauvais dessein que l'on fait contre-elle, que le moins qu'elle puisse faire c'est de s'éva-

noüir : je crois que j'en mourrois moy ſi j'étois à ſa place.

Mr BERNARD.

Oh bien, bien, cela ne ſera rien. Quelle prenne un peu de repos, je mettray bon ordre à ce qui la chagrine.

LISETTE.

Hom quel ordre, quel ordre ! nous y mettrons un contre-ordre nous autres.

SCENE VII.

MONSIEUR BERNARD, LUCAS.

Mr BERNARD.

ICy, Lucas, tu as un gros bon ſens que j'ay toujours trouvé admirable.

LUCAS.

Mon bon ſens & moy je ſommes à vôtre ſervice.

Mr BERNARD.

Que penſes-tu de l'évanoüiſſement d'Angelique.

LUCAS.

Morgué je penſe qu'al ne vous aime point. Voyez-vous, al ſeroit bien-aiſe

d'être mariée, mais al eſt fâchée que ce ſoit avec vous.

Mr BERNARD.

Elle n'en épouſera pourtant point d'autre.

LUCAS.

Acoutez, Monſieur, ne jurons de rian, & défions-nous de tout, il ſe mitonne queuque manigance, à quoy il faut prendre garde.

Mr BERNARD.

Mais es-tu bien ſeur de ce que tu m'as dit?

LUCAS.

J'en ſis margué plus ſeur que je ne ſis ſeur qui étoit mon pere. Ne vous ay-je pas dit, que vôtre Jardinier va tous les ſoirs au bout de la Sauſſaye, qu'a-t'il affaire là ce Jardinier. Il y vient un grand homme à cheval.

Mr BERNARD.

Tous les ſoirs auſſi?

LUCAS.

Il y étoit il n'y a pas une bonne heure. Le Jardinier & ly ſe promenont, ils parlont, ils geſticulont, ils ſe tourmentont, & puis ils ſe ſeparont; le Monſieur à cheval galope d'un côté, & le Jardinier trotte de l'autre; morgué qu'eſt-ce que cela ſignifie?

Mr BERNARD.

Tu as raiſon, il y a là-deſſous quelque choſe.

LUCAS.

S'il y a queuque choſe, je vous en répons. Mais ce n'eſt pas tout, Maturine, la ſervante des trois Rois, dit qu'ils avons cheux eux du depuis quatre jours trois ou quatre Monſieux que vôtre Jardinier connoît itou. Ils ſoupions tout-à-l'heure enſemble, & ils parlions de vous, de Mademoiſelle Angelique. Ils diſions qu'il la falloit ôter de vos pattes, & qu'ils la mettrions dans les pattes d'un autre. Que ſçais-je moy : mais bref tantia ce ſont vos affaires.

Mr BERNARD.

Et le Peintre ſurquoy le ſoupçonnes-tu d'être de la partie ?

LUCAS.

Surquoy ? Sur ce que le Jardinier & ly ſont bons amis ; puiſqu'ils s'aimont tant ils ne valont pas mieux l'un que l'autre.

Mr BERNARD.

Cela pourroit être ; il faut que j'aprofondiſſe cette affaire.

LUCAS.

Et quand vous aurez aprofondy que ferez-vous ?

Mr BERNARD.

Je les chaſſeray.

LUCAS.

Hé morgué chaſſez-les ſans aprofondiſſement, faut-il tant de façons? je ſommes cheux vous, j'y avons deux filles, vous aimez l'une, vous velez que j'aime l'autre, je le veux bian moy pour vous faire plaiſir, tout coup vaille; acoutez mettons tout le monde dehors, & ne demeurons que nous quatre, je ne ſerons jaloux de perſonne, & je varrons beau jeu, ne vous boutez pas en peine.

Mr BERNARD.

Je veux avant toutes choſes penetrer ce miſtere, te dis-je: je vais faire un tour dans le village, & tâcher de ſçavoir qui ſont ces gens qui logent aux trois Rois.

LUCAS.

Vous ne ſçaurez que ce que je vous ay dit.

Mr BERNARD.

Pour toy, quand je ſeray dehors prens ſoin de bien roder par tout, & d'obſerver exactement ce qui ſe paſſera dans le logis.

LUCAS.

Vela qui eſt bian, vous n'avez qu'à dire.

Mr BERNARD.

Le Jardinier eſt-il rentré?

LUCAS.

LUCAS.

Il faut bien qu'il le ſoit, car le vela luy-meſme.

SCENE VIII.

Mr BERNARD, L'OLIVE, LUCAS.

Mr BERNARD.

Approchez Monſieur le maraut, approchez.

L'OLIVE.

Avez-vous quelque ordre à me donner Monſieur, me voila preſt à vous obeïr.

Mr BERNARD.

D'où venez-vous à l'heure qu'il eſt, coquin que vous eſtes.

L'OLIVE.

Je viens d'icy prés Monſieur.

Mr BERNARD.

Vous eſtes un pendard.

L'OLIVE.

Monſieur.

Mr BERNARD.

Un fripon.

L'OLIVE.

Monſieur.

Mr BERNARD.

Un yvrogne, qui ne bougez du cabaret.

L'OLIVE.

Ah Monsieur, demandez, je n'y ay pas mis les pieds depuis que j'ay l'honneur d'estre à vôtre service.

Mr BERNARD.

Tu n'y as pas mis les pieds infame? qui sont ces gens avec qui tu viens de soûper?

L'OLIVE.

Oh pour cela, ouy Monsieur je vous l'avoüe, ce sont de mes amis, des gens de qualité.

Mr BERNARD.

Des gens de qualité de tes amis.

L'OLIVE.

Ouy, Monsieur, ils auront l'honneur de vous venir faire la reverence pour voir vos parterres, vos potagers, vos espaliers, vos palissades; ce sont des illustres, des Jardiniers de la Cour, qui voyagent par

Mr Bernard donne des coups de baston.

curiosité; ah, ah, ah, Monsieur.

Mr BERNARD.

Tien porte cela de ma part à tes Jardiniers de la Cour.

SCENE IX.

LUCAS, L'OLIVE.

LUCAS.

HA, ha, ha, par sangué, ç'a est tout à fait drosle, a qui en a-t'il donc de vous rosser comme ç'a sans dire gare; qu'eu caprice est ç'a Monsieur le Jardinier.

L'OLIVE.

Parbleu je ne sçay pas, mais je l'envoirois au diable moy avec ses caprices.

LUCAS.

Est-ce que vous prenez ç'a serieusement, il ne vous a baillé que queuques coups de baston, vela une belle bagatelle, ce sont de petites humeurs qui l'y prenont comme ç'a par fois, & il faut un peu excuser les deffauts des personnes.

L'OLIVE.

Maugrébleu de ses deffauts: mais baste, j'ay aussi des deffauts à peu prés pareils, & si les siens le reprennent encore, les miens me prendront à coup seur, & nos

deffauts auront querelle enſemble.

LUCAS.

Vous joüez de malheur d'eſtre tombé le premier ſous ſa patte. Il a du chagrin, il eſt amoureux.

L'OLIVE.

Luy amoureux, hé de qui amoureux.

LUCAS.

De Mademoiſelle Angelique.

L'OLIVE.

Et depuis quand.

LUCAS.

Pargué depuis toujours, mais il ne luy a dit que depuis tout à l'heure.

L'OLIVE.

Hé bien.

LUCAS.

Hé bien ne jaſez pas au moins.

L'OLIVE.

Non, non, ne craignez rien.

LUCAS.

Il ne la veut marier avec perſonne, parce qu'il veut qu'al ſe marie avec l'y, mais elle ne l'aime pas.

L'OLIVE.

Non ?

LUCAS.

Non voirement, c'eſt ce qui le met de mauvaiſe humeur. Il la battroit ſi al eſtoit

ſa femme, en attendant qu'al la devienne, afin que les coups qu'al merite ne ſoyons pas perdus, il les baille au premier venu, c'eſt ſa maniere. Oh pour ç'a c'eſt un plaiſant homme.

L'OLIVE.

Je ne trouve point cela plaiſant moy, & je n'ay que faire...

LUCAS.

Acoutez pour les coups de baſton d'aujourd'huy, vous pourriais bien y avoir un tantinet voſtre part à ce que je m'imagine.

L'OLIVE.

Comment donc?

LUCAS.

Allons, allons, boutez la main à la conſcience, je dis tout ce que je ſçais, vos bons amis les Jardiniers de la Cour hem?

L'OLIVE.

Hé bien.

LUCAS.

Ce ſont eux qui vous avons procuré cette aubeine là, je vous conſeille de les en remercier, ſarviteur Monſieur le Jardinier

SCENE X.

L'OLIVE *seul.*

VOila un marousle qui se moque de moy. La mine est éventée, quel party prendre. Il n'y a point à balancer.

SCENE XI.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

TRouveray-je l'occasion de me declarer, & quand je l'auray trouvée, auray-je assez de bon-heur pour persuader Angelique.

L'OLIVE.

Ma foy, Monsieur, il faut vous dépescher de le faire, si vous voulez y réüssir.

DORANTE.

Ah te voila mon pauvre Lolive.

LOLIVE.

N'eſtes-vous point las de ce déguiſement, Monſieur n'eſt-il pas temps que vous ceſſiez d'eſtre Peintre, & que vous redeveniez ce que vous eſtes.

DORANTE.

Hé paix, paix, Lolive, as-tu reſolu de tout perdre.

LOLIVE.

Hé morbleu tout eſt déja perdu. Monſieur Bernard vient de me donner cent coups de baſton, afin que vous le ſçachiez.

DORANTE.

A toy?

LOLIVE.

A moy-meſme.

DORANTE.

Hé paix, paix, parlons bas.

LOLIVE.

On ne nous écoute point.

DORANTE.

Il n'importe: Et pourquoy t'a-t'il maltraité.

LOLIVE.

Il faut bien qu'il ſoupçonne quelque choſe, ou que ce ſoit par maniere de converſation, ſon gros coquin de Fermier dit que c'eſt ſa coutume, pour ſe deſennuyer il roſſe tantoſt l'un, tantoſt l'autre: Voſtre

tour viendra peut-estre, c'est ce qui me console ; mais Monsieur j'ay bien autre chose à vous apprendre.

DORANTE.

Quoy ?

LOLIVE.

Vous ne regardez ce Monsieur Bernard que comme le Tuteur d'Angelique.

DORANTE.

Hé bien.

LOLIVE.

Il est vostre rival, je vous en avertis.

DORANTE.

Mon rival, que me dis-tu là ?

LOLIVE.

Ne vous allarmez point, Angelique le hait en perfection, & la crainte qu'elle a d'estre à luy la déterminera plus facilement à se donner à vous.

DORANTE.

Ah mon pauvre Lolive, je tremble à luy découvrir qui je suis, ce que je sens pour elle, & je crains qu'elle ne s'effarouche en apprenant le dessein que j'ay formé.

LOLIVE.

Qu'elle ne s'effarouche : La crainte est bonne, & allez, allez Monsieur, les filles d'aujourd'huy sont des animaux bien apprivoisez, elles ne s'effarouchent point

qu'on les aime, & nous vivons dans un siecle fort aguerry.

DORANTE.

Non, Lolive, attendons pour me declarer que le Chevalier d'Artimon son oncle soit arrivé, si j'en crois la lettre que son Valet de chambre ma renduë hier au soir, il ne doit pas tarder.

LOLIVE.

Il ne doit pas tarder ; mais il tardera peut-estre ; croyez-moy, Monsieur, il y a quatre ou cinq de mes camarades dans le Villages qui n'attendent que vos ordres pour entrer en action ; vous attendez-vous le consentement de vostre Maistresse ; il faut le demander pour l'obtenir.

DORANTE.

Mais enfin.

LOLIVE.

Mais enfin il faut venir au fait, & tout au plus viste. Nous n'avons point de temps à perdre, nous travaillons icy depuis quinze jours l'un & l'autre ; moy à gaster le jardin de Monsieur Bernard, & vous à défigurer ses plafonds & ses cheminées ; car vous estes un tres-mauvais Peintre, & je ne suis pas bon Jardinier moy sans contredit, la fourberie sera découverte avant terme, si nous ne nous hastons d'en profi-

ter. Voicy la ſuivante, laiſſez-moy un peu cauſer avec elle, j'iray dans un moment vous rendre compte de la converſation.

DORANTE.

Ne luy donne point trop à connoiſtre....

LOLIVE.

Laiſſez-moy faire, je ne gaſteray rien.

SCENE XII.

LOLIVE, LISETTE.

LISETTE.

IL faut abſolument que je démeſle ce que je ſoupçonne. Monſieur Bernard, Monſieur Bernard, voſtre extravagante paſſion nous fera faire quelque extravagance.

LOLIVE.

Je ſuis voſtre tres-humble ſerviteur Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Je ſuis voſtre ſervante Monſieur le Jardinier.

LOLIVE.

Vous me ſemblez avoir l'eſprit occupé de quelque affaire importante Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Ouy j'ay quelque chose en mouvement dans la cervelle, je vous l'avouë.

LOLIVE.

J'ay aussi la teste embaraſſée de quelques petites bagatelles.

LISETTE.

Ne pouroit-on point ſçavoir le ſujet de voſtre embaras.

LOLIVE.

Refuſeriez-vous de m'apprendre la cauſe de voſtre mouvement.

LISETTE.

C'eſt noſtre Monſieur Bernard qui me chagrine.

LOLIVE.

Cela eſt heureux, c'eſt auſſi luy à qui j'en veux juſtement.

LISETTE.

Il forme de petits projets que je renverſeray ſi m'eſt poſſible.

LOLIVE.

Il m'a donné quelques coups de baſton, dont j'eſpere que je mourray quitte.

LISETTE.

Il vous a donné des coups de baſton Monſieur.

LOLIVE.

Ouy, Mademoiſelle, je ne ſuis pas

glorieux, comme vous voyez.

LISETTE.

Vous n'eſtes pas glorieux, mais vous eſtes vindicatif peut-eſtre.

LOLIVE.

Oh pour cela ouy, comme tous les diables; & s'il ne tient pour vous le perſuader qu'à faire piece à Monſieur Bernard, vous n'avez qu'à parler, je ſuis voſtre homme.

LISETTE.

Si l'on pouvoit vous confier un ſecret.

LOLIVE.

Pour gage de ma diſcretion, je vous en confierois un autre.

LISETTE.

Je m'intereſſe pour une petite perſonne qui merite bien que l'on faſſe quelque choſe pour elle.

LOLIVE.

Je rends ſervice à un honneſte homme qui n'eſt pas ingrat de ce qu'on fait pour luy.

LISETTE.

Ah, je vous entens.

LOLIVE.

Comment?

LISETTE.

Regardez-moy un peu en face.

LOLIVE.

LOLIVE.

Ma phiſionomie vous plaiſt-elle ?

LISETTE.

Vous n'eſtes pas Jardinier Monſieur le Jardinier.

LOLIVE.

Vous devinez la moitié des choſes.

LISETTE.

Et le Peintre n'eſt pas Peintre ſur ma parole.

LOLIVE.

Vous ſçavez tout mon ſecret, dites-moy le voſtre.

LISETTE.

N'avez-vous pas l'eſprit de le deviner ?

LOLIVE.

Oh que ſi fait. La petite perſonne pour qui vous vous intereſſez eſt Angelique.

LISETTE.

Juſtement.

LOLIVE.

Elle eſt amoureuſe de quelqu'un.

LISETTE.

Non pas encore, mais elle hait Monſieur Bernard.

LOLIVE.

C'eſt une grande diſpoſition pour en aimer un autre.

LISETTE.

Ce Monsieur Bernard veut l'épouser malgré qu'elle en ait.

LOLIVE.

Voila d'heureuses conjonctures, & si vous voulez luy faire entendre que le Peintre est mon maistre, homme de condition, amoureux d'elle à la folie.

LISETTE.

Hé bien ?

LOLIVE.

Je crois que nous n'aurons pas de peine à faire ce mariage là ; qu'en dis-tu ?

LISETTE.

Il s'en fait de plus difficiles.

LOLIVE.

N'est-il pas vray ? & le nostre ne sera pas mal-aisé à conclure, je pense.

LISETTE.

Oh que non ; quand les parties sont une fois d'accord, les affaires sont bien-tost terminées.

LOLIVE.

Touche donc là. Sans façon, ma chere, ce sont de bonnes filles que ces Lisettes, je n'en ay jamais trouvé qui n'ayent dit oüy.

LISETTE.

Voicy Angelique, va chercher ton Maî-

tre, & l'amene icy, il ne faut point que les choſes languiſſent.

LOLIVE.

J'y cours, & je te le livre tout à l'heure; ah qu'on eſt heureux en amour de trouver des filles ſi expeditives.

SCENE XIII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

POurquoy me laiſſe-tu ſeule, Liſette, dans l'accablement où je ſuis, tu m'abandonne à mes chagrins, & depuis que tu es ſortie de ma chambre, j'ay fait les plus cruelles reflexions.

LISETTE.

Et je viens de faire moy la rencontre la plus heureuſe.

ANGELIQUE.

Tu cauſois avec le Jardinier, que te diſoit-il.

LISETTE.

Vivat, Madame, la fortune & l'amour

ſont pour la jeuneſſe, & le Tuteur eſt pris pour dupe.

ANGELIQUE.

Comment ?

LISETTE.

Je m'en eſtois toujours bien doutée que le Peintre eſtoit un faux Peintre.

ANGELIQUE.

En as-tu quelque certitude.

LISETTE.

C'eſt un de vos Amans qui s'eſt déguiſé pour s'introduire auprés de vous.

ANGELIQUE.

Que me dis-tu ?

LISETTE.

Je vous dis vray.

ANGELIQUE.

Un de mes Amans ? il y a quinze jours qu'il eſt icy, il ne m'a point encore parlé, qu'il eſt indolent ou timide, & dans l'extremité où je me trouve que j'ay peu de ſecours à attendre d'une tendreſſe comme la ſienne.

LISETTE.

Ouy, vous aimez la vivacité dans un Amant, vous avez le gouſt bon, & le Peintre en aura, ne vous mettez pas en peine. Le voicy.

SCENE XIV.

DORANTE, LOLIVE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AH Lisette, que sa presence me cause de trouble, je n'ay jamais senty ce que je sens.

LISETTE.

Ce sont les effets de la simpathie. Allons mort de ma vie, il ne faut pas estre rebelle à la destinée.

LOLIVE.

Hé allons donc Monsieur, ferme, courage.

DORANTE.

Je tremble Lolive.

LOLIVE.

Ira-t'il ?

LISETTE.

Il n'ose vous aborder.

ANGELIQUE.

Qu'osera-t'il donc entreprendre pour me

prouver l'amour que tu me dis qu'il a pour moy.

DORANTE.

J'oseray tout, belle Angelique, si vous souffrez que je vous aime, & si vous me permettez d'esperer.

LOLIVE.

Ah le voila en mouvement, Dieu mercy.

DORANTE.

Je ne vous adore; il est vray, que depuis deux mois, parce qu'il n'y a que deux mois que j'eus le bon-heur de vous voir pour la premiere fois de ma vie. J'ay fait parler à vôtre Tuteur. Ma mere elle-meſme.....

LISETTE.

Madame, c'est le Marquis dont nous parlions encore aujourd'huy. Oh par ma foy, Monsieur Bernard, nous nous marirons, mais vous ne signerez point au Contract.

DORANTE.

Ouy, c'est moy, charmante Angelique, qui brule d'unir ma destinée à la vôtre.

ANGELIQUE.

Si vous estes le Marquis, Monsieur j'ay receu tant de témoignages de tendresse de Madame vôtre mere, quand elle vint icy. ...

LOLIVE.

Je me donne au Diable, Madame la mere eſt auſſi folle de vous, que le fils qui l'eſt beaucoup.

LISETTE.

Ah, Madame, par reconnoiſſance pour l'une, vous ne pouvez vous diſpenſer d'aimer l'autre.

DORANTE.

Je ne demande point adorable Angelique, que pour vous délivrer des perſecutions d'un Tuteur bizarre, vous vous jettiez aveuglement entre mes bras, moins par tendreſſe peut-eſtre, que par deſeſpoir, c'eſt l'amour qui me fait faire le perſonnage que je fais icy; mais l'aveu de vôtre famille l'authoriſera ſans doute. Vôtre oncle le Chevalier....

LISETTE.

Eh viſte, eh viſte, éloignez-vous, j'entens touſſer de loin ce gros coquin de Lucas, il vient de ce coſté-cy peut-eſtre, il ne faut pas qu'il nous trouve enſemble.

ANGELIQUE.

Ah Liſette.

LOLIVE.

Sauvons-nous Monſieur.

DORANTE.

Un mot avant que je vous quitte.

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous dise.

LISETTE.

Hé retirez-vous, la nuit s'avance à grands pas ; quand elle sera tout-à-fait obscure, revenez icy dans le mesme endroit, vous nous y trouverez l'une & l'autre.

DORANTE.

Que je vais attendre ce moment avec impatience.

LOLIVE.

Nous voyagerons, Monsieur, apparemment, & la partie sera quarrée ; elles sont à nous sur ma parole.

SCENE XV.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HE' bien, que dites-vous de tout cecy, vôtre cœur est plus agité que le mien, je gage.

ANGELIQUE.

Mon cœur est agité, je te l'avoüe, & mon esprit embaraſſé.

LISETTE.

Il faut pourtant se hâter de prendre party ; & voicy une avanture qu'il faut bruſquer, ſi vous voulez la conduire à bonne fin.

ANGELIQUE.

Mais comment la finir ſans conſentir à un enlevement.

LISETTE.

Ce ne ſera point un enlevement, le Ciel nous en preſerve. Il faudra faire la choſe par maniere de promenade.

ANGELIQUE.

Mais la médiſance....

LISETTE.

Bon, bon, c'eſt une bonne carogne que la médiſance, elle eſt elle-meſme ſi fort décriée, que perſonne ne s'embaraſſe de ce qu'elle peut dire.

ANGELIQUE.

Quel éclat feroit mon Tuteur.

SCENE XVI.

ANGELIQUE, LISETTE, Mr BERNARD LUCAS.

Mr BERNARD.

QUi va là ?

LISETTE.

Le voila, Madame, nous sommes perduës.

ANGELIQUE.

Crois-tu qu'il nous ait écoutées.

Mr BERNARD.

Qui va là encore une fois.

LUCAS *entrant de l'autre costé du Theatre.*

Palsangué qui va là toy mesme.

Mr BERNARD.

Lucas.

LUCAS.

Monsieur ?

Mr BERNARD.

Est-ce toy :

LUCAS.

Hé voirement ouy, qui pourroit-ce

eſtre ? vous m'avez baillé ordre de roder par tout, & je rode comme vous voyez, mais je ne trouve rien.

LISETTE.

Nous avons bien fait de les renvoyer.

ANGELIQUE.

La nuit devient fort noire, ils vont revenir ; comment ferons-nous ?

Mr BERNARD.

Hem ? que murmures-tu là entre les dents ?

LUCAS.

Tatigué comme vous vous gauſſez ; c'eſt vous qui jaſez tout ſeul je penſe.

Mr BERNARD.

Tu reſves, je n'ay pas parlé.

LUCAS.

Tout de bon ?

Mr BERNARD.

Non vrayement ?

LUCAS.

Oh bian morgué, je ſommes donc icy plus de deux ; il y a de la trahiſon, prenons garde à nous.

LISETTE.

Il faut les éviter, ſauvons-nous.

LUCAS.

Morgué je tiens quelque choſe que je ne laiſſeray pas aller.

ANGELIQUE.

Doucement Lucas.

Mr BERNARD.

Je penſe que c'eſt la voix d'Angelique.

ANGELIQUE.

Ouy, Monſieur, c'eſt moy qui me promene avec Liſette.

Mr BERNARD.

Ah, ah.

LUCAS.

Les mâles ſe ſont envolez, Monſieur, je n'avons déniché que les fumelles.

Mr BERNARD.

Vous eſtes aujourd'huy bien tard dans le jardin.

LISETTE.

Pour diſſiper un grand mal de teſte qui luy eſt reſté de ſon évanoüiſſement de tantoſt, je luy ay conſeillé de faire un tour de promenade.

Mr BERNARD.

C'eſt fort bien fait ; mais l'heure de la promenade eſt peu paſſée, l'humidité de la nuit pouroit vous incommoder, rentrons.

ANGELIQUE.

L'air me fait du bien au contraire, & je continuëray, s'il vous plaiſt, de me promener avec Liſette.

Mr BERNARD.

Mr BERNARD.

Non, non, puiſque vous voulez vous promener, je ne vous quitterez point, je ſuis ce ſoir auſſi dans le gouſt de la promenade, allons venez.

ANGELIQUE.

Liſette.

LISETTE.

On trouvera moyen de s'en débaraſſer.

LUCAS.

Où eſtes-vous donc Mademoiſelle Liſette, que je nous promenons itou par enſemble.

SCENE XVII.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

L Olive.

LOLIVE.

Monſieur.

DORANTE.

N'as-tu point entendu marcher ? ce ſont elles ſans doute.

LOLIVE.

Non, Monsieur, je n'ay rien entendu; il n'y a encore personne, nous revenons de trop bonne heure; & quoy que la nuit soit des plus obscures, elle ne l'est point assez à ma fantaisie.

DORANTE.

Que veux-tu, les momens me durent des siecles absent d'Angelique, & je ne puis me rendre trop tost dans un lieu où elle doit estre, où je luy ay parlé de mon amour pour la premiere fois, & où j'espere la trouver sensible à ce que je souffre pour elle.

LOLIVE.

Cela est bien tendre; mais dites-moy un peu Monsieur, si par avanture les belles consentent au voyage, cette affaire cy me paroist d'une nature à meriter que la Justice s'en mesle.

DORANTE.

Cela peut arriver, elle s'en meslera sans doute.

LOLIVE.

Tant pis, je voudrois bien que cela se fist sans elle.

DORANTE.

Pourquoy?

LOLIVE.

Elle eſt tracaſſiere la Juſtice, elle fera des informations, des pourſuites.

DORANTE.

Nous nous tirerons bien d'affaires, cela s'accommodera.

LOLIVE.

Ouy cela s'accommodera pour vous; mais je ſeray peut-eſtre pendu par accommodement moy, ce ſera un des articles; ce Monſieur Bernard m'en veut diablement.

DORANTE.

Je te répons de tout, ne te mets pas peine : Angelique ne vient point encore.

LOLIVE.

Elle ne viendra peut-eſtre pas, Monſieur, ſi c'eſtoit une baye qu'elle vous eut donnée.

DORANTE.

Paix, paix, j'entens quelqu'un.

SCENE XVIII.

DORANTE, LOLIVE, ANGELIQUE, LISETTE, Mr BERNARD, LUCAS.

ANGELIQUE *en rentrant dans le fonds du Theatre.*

NOus revenons insensiblement au mesme endroit où vous nous avez trouvées.

DORANTE.

La voicy Lolive.

Mr BERNARD.

Cette allée sombre vous plaist apparemment mieux qu'une autre.

DORANTE.

Lolive.

LOLIVE.

Ouy, c'est elle, vous avez raison; mais elle est en compagnie; retirons-nous, Monsieur, la place est prise.

Angelique s'avance d'un costé avec Mr Bernard qui la tient sous le bras, & Lisette de l'autre costé s'avance de mesme avec Lucas, de maniere que Dorante & Lolive, qui continuent de parler, se trouvent au milieu d'elles, & Mr Bernard dans les deux costez du Theatre.

Mr BERNARD.

Mais, mignonne, n'estes-vous point lasses de vous promener, & ne serions-nous point mieux dans la maison.

ANGELIQUE.

Vous ne vous plaisez qu'à me contraindre.

LISETTE.

Elle a raison, un peu de complaisance une fois en vôtre vie; y a-t'il du mal à se promener?

Icy Lisette, en approchant de Lolive qu'elle ne voit point, estend sa main, & le prend par le colet, & dans le mesme temps Angelique rencontre la main de Dorante qu'elle prend.

L'OLIVE *à voix tres-basse.*

Je suis pris Monsieur.

DORANTE.

Et moy aussi?

LISETTE.

Est-ce toy?

LOLIVE.

Moy-mesme.

LISETTE.

Piax:

ANGELIQUE.

Ne faites point de bruit.

Mr BERNARD.

Hem? comment? quoy? que dites-vous?

ANGELIQUE.

Je dis, Monsieur, que si vous voulez rentrer absolument, nous acheverons Lisette & moy nostre caprice de promenade.

Mr BERNARD.

Non, je ne suis point pressé, mignonne, & je ne rentreray qu'avec vous.

ANGELIQUE.

Quelle peine.

LISETTE.

Va te coucher Lucas, & emmene Monsieur.

LUCAS.

Oh non tatigué, je ne m'iray coucher qu'avec toy.

LISETTE.

Avec moy, parle donc hé marousle.

Mr BERNARD.

Mais, mignonne, cette passion de vous promener ainsi toute la nuit me paroist bien nouvelle & bien extraordinaire, j'ay peine à croire qu'elle soit sans fondement, je vous l'avoüe.

ANGELIQUE.

Et moy, Monsieur, je vous avoüe naturellement que vous croyez juste. Ce Peintre que vous avez icy depuis quinze jours.

DORANTE.

Ah! Madame, vous me perdez.

Mr BERNARD.

Hé bien, ce Peintre, qu'a-t'il fait?

ANGELIQUE.

Il a eu aujourd'huy l'audace de me dire qu'il eſt amoureux de moy.

LUCAS.

Morgué je vous l'avois bian dit, Monſieur, que le Jardinier & ly c'eſtoient deux fripons.

ANGELIQUE.

Je ſuis bien malheureuſe, ma pauvre Liſette, d'eſtre expoſée....

LISETTE.

Hem, que vous eſtes bonne, Madame, c'eſt par ordre de Monſieur que tout cela ſe fait, il veut nous éprouver, & cela n'eſt ny beau ny honneſte de ſoupçonner ainſi de pauvres innocentes comme nous, & de faire ſonder noſtre pudeur par un Peintre, & par un maraut de Jardinier.

LOLIVE.

Hom maſque.

Mr BERNARD.

Quoy le Peintre & le Jardinier.

ANGELIQUE.

Ils ont eu la hardieſſe de nous demander à Liſette & à moy un rendez-vous cette nuit.

Mr BERNARD.

Un rendez-vous.

LISETTE.

Ouy vrayement un rendez-vous, & nous avons eu la foibleſſe de leur accorder la choſe, Monſieur.

Mr BERNARD.

Vous leur avez donné le rendez-vous.

ANGELIQUE.

Ouy Monſieur?

Mr BERNARD.

Comment ouy.

LISETTE.

Que voulez-vous, les filles ſont curieuſes, on eſt bien-aiſe de voir juſqu'où des coquins comme cela pouſſeront les choſes. Voicy l'heure à peu prés, Monſieur, ſi vous vouliez nous irions par curioſité encore.

Mr BERNARD.

Qu'eſt-ce à dire par curioſité.

LUCAS.

Tatigué que cette Liſette eſt curieuſe, je n'aime pas ç'a.

ANGELIQUE.

Pour moy, Monſieur, je ne veux point eſtre la dupe de cette affaire, s'il vous plaiſt, je démeſleray l'avanture, & vous me vangerez de ces inſolens.

LISETTE.

Mort de ma vie, il faut les faire expirer sous le baston Madame.

LOLIVE.

Si tu ne me laisse aller, je crieray.

ANGELIQUE.

Où je sçauray bien me vanger de vous, s'il est vray, comme je le pense, que ce soit vous, qui par soupçon de ma conduite, me fassiez faire cette mauvaise plaisanterie.

Mr BERNARD.

Moy, je ne sçay ce que c'est, je vous jure.

LUCAS.

Ny moy non plus, la peste m'étouffe.

ANGELIQUE.

Voulez-vous me le bien persuader.

Mr BERNARD.

Oh de tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Le rendez-vous est au coin du Parterre, sous ces Maronniers d'Inde, il faut que vous y alliez à ma place.

Mr BERNARD.

Ouy j'iray, je vous en répons.

ANGELIQUE.

Et nous irons tout de ce pas, Lisette & moy, nous cacher derriere la palissade pour entendre la conversation, & sçavoir ce que nous devons croire.

Mr BERNARD.

Oh je le veux bien. Vous me rendrez justice.

LISETTE.

Il faut donc que Lucas prenne aussi ma place Madame.

LUCAS.

Volontié, morgué que ç'a sera drosle.

Mr BERNARD.

Ne perdons point de temps, allons; vien Lucas.

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, ce n'est point ainsi qu'il y faut aller.

Mr BERNARD.

Comment donc?

ANGELIQUE.

Il faut prendre des habits de femme pour les mieux tromper.

Mr BERNARD.

Qu'en avons-nous à faire, on n'y voit goute.

LUCAS.

On n'y voit goute, mais on taste; Monsieur ç'a est bian pensé des habits de femme.

Mr BERNARD.

Hé bien soit, voyons la fin de tout cela.

ANGELIQUE.

Vous trouverez un deshabillé pour vous,

& une coeffure ſur ma toillette.

LISETTE.

Et pour l'ajuſtement de Lucas, vous le prendrez dans ma garderobe.

LUCAS.

Pargué je n'avons pas beſoin de tant de parure.

ANGELIQUE.

Allez viſte, & revenez de meſme.

LUCAS.

Ne vous boutez pas en peine, je ſerons bien-tôt fagotez. Morgué que j'allons rire.

SCENE XIX.

ANGELIQUE, DORANTE, LISETTE, LOLIVE.

LISETTE.

MAintenant Monſieur le Jardinier.

LOLIVE.

La peſte que tu as la ſerre bonne.

ANGELIQUE.

Je ne tiens pas mal auſſi ce qui me tombe en perſonne, & quelques efforts que vous ayez fait pour m'échaper....

DORANTE.

Je fais tout mon bon-heur d'eſtre auprés de vous ; mais le commencement de vôtre converſation.

LOLIVE.

Je me donne au diable, j'ay eu belle peur, j'ay crû d'abord que vous étiez traîtreſſe Madame.

ANGELIQUE.

Cette converſation s'eſt terminée plus heureuſement que vous ne penſiez.

DORANTE.

Elle vous a debaraſſé de vos ſurveillans, nous ſommes ſeuls charmante Angelique, quelles reſolutions ſont les vôtres.

ANGELIQUE.

Que vous alliez tout au plus viſte au rendez-vous que l'on vient de vous procurer.

DORANTE.

Ah, de grace, parlons ſerieuſement, je vous prie.

LISETTE.

On vous parle ſerieuſement auſſi. Il y faut aller.

LOLIVE.

Pour moy je ne demande pas mieux.

DORANTE.

Adorable Angelique profitons d'une occaſion

occasion si favorable. Il s'agit de me desesperer, ou de vous déterminer à une fuite.

ANGELIQUE.

Non pour le party de la fuite ne vous attendez point que je le prenne. Ménageons vôtre fortune & ma reputation, une affaire d'éclat perdroit l'une & l'autre, écrivez à vôtre famille, j'attens des nouvelles de la mienne.

DORANTE.

Et que deviendray-je en attendant, moy Madame.

ANGELIQUE.

Vous me dites que vous m'aimez, vous aurez le temps de me le persuader.

DORANTE.

Aprés ce que vous avez dit à vôtre Tuteur, il ne faut pas que le jour me retrouve chez luy, ny dans le Village.

ANGELIQUE.

Au contraire allez au rendez-vous, vous dis-je, & trouvez les moyens de meriter sa confiance.

DORANTE.

Sa confiance, Madame.

LISETTE.

Ouy sa confiance. Vous avez de l'esprit & de l'amour, & vous ne comprenez pas ce qu'on vous conseille.

L'OLIVE.

Il faut que j'aye plus d'esprit que mon Maître assurément. Car je comprens la chose à merveille moy.

DORANTE.

Mais expliquez-moy donc.

L'OLIVE.

Je vous expliqueray tout, suivez-moy seulement.

DORANTE.

Je vous obeïs aveuglement, Madame, quel prix recevray-je de ma soûmission?

LISETTE.

Hé mort de ma vie dépeschez-vous, on vous dira cela quand vous serez revenu.

SCENE XX.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

LA plaisanterie devient peut-être un peu trop forte, Lisette, & Mr Bernard....

LISETTE.

Hé allez, allez, Madame, c'est un bon homme qui le merite bien. Comment, on

ne sçauroit se défaire de ce petit importun-là ?

ANGELIQUE.

L'imagination du rendez-vous m'est venuë bien à propos pour nous en débarasser.

LISETTE.

Avoüez que je ne vous ay pas mal secondée, nous sommes vives nous autres dans l'occasion, nos soûpirans en ont tremblé.

ANGELIQUE.

Cette avanture produira des effets admirables, Lisette.

LISETTE.

Assurément. Le Tuteur convaincu de nostre bonne foy ne sera plus si défiant, & nous serons un peu moins gesnées. Par ma foy voila une jolie maniere de guerir les soupçons d'un jaloux.

BERNARD & LUCAS *derriere le Theatre.*

Haye, haye, haye, à l'aide.

ANGELIQUE.

J'entens du bruit Lisette.

LISETTE.

Ouy, Madame, on applique le remede, il faut luy donner le temps d'operer, rentrons dans le logis.

Mr BERNARD.

Au secours, au secours :

LUCAS.

A l'aide, à l'aide.

SCENE XXI.

DORANTE, Mr BERNARD, ANGELIQUE, LUCAS, LISETTE.

DORANTE.

VOus prétendez en vain m'échaper, je veux vous mener moy-même à Mr Bernard, & le rendre témoin de vôtre trahison; Comment malheureuse vous trompez un si honnête homme? ah perfide.

Mr BERNARD.

Voila un brave garçon, je ne l'aurois pas crû.

LUCAS.

Hé je suis tout moulu de coups, misericorde.

LOLIVE.

Oh tu as beau fuir, tu ne m'échaperas pas. Trahir un aussi bon Maître que le tien, carogne de Lisette.

LUCAS.

Oh tatigué, tenez-vous donc. Si c'est

Liſette à qui vous en voulez, je ne ſuis pas elle, je ſuis Lucas.

L'OLIVE.

Comment Lucas.

LUCAS.

Ouy palſangué, regardez-y plûtôt. Voicy tout à propos de la lumiere.

SCENE XXII.

DORANTE, LUCAS, Mr BERNARD, MATURINE, ANGELIQUE, LISETTE, LOLIVE.

MATURINE *avec un flambeau.*

HE' quel bruit eſt cela? a qui en avez-vous donc, quel bruit vous faites.

DORANTE.

Lucas en habit de femme, que veut dire cecy.

LUCAS.

C'a veut dire que je croyions vous attraper, & que je ſommes attrapez nous. C'eſt nôtre Monſieur qui eſt la Damoiſelle que vous avez ſi bian epouſtée.

DORANTE.

Quoy! Monſieur.

Mr BERNARD.

Oüy, mon cher enfant, c'eſt moy-meſme.

DORANTE.

Je ſuis au deſeſpoir, Monſieur, des coups de bâton....

Mr BERNARD.

Ne me fais point d'excuſe, je te prie, ne me fais point d'excuſes. Je ſuis ravy d'avoir ce témoignage de ton zele, & de ton affection.

DORANTE.

Monſieur.....

L'OLIVE.

Si vous voulez encor quelques preuves de la mienne, Monſieur, vous n'avez qu'à dire.

Mr BERNARD.

Ho! non, non, diable. Hé bien Lucas te voila avec tes ſoupçons, tu es détrompé maintenant, dis, n'eſt-il pas vray?

LUCAS.

Détrompé, non, mais je ſis battu.

Mr BERNARD.

Approchez. Où eſtes-vous Angelique, venez embraſſer cet honnête garçon là. Voila la perle des domeſtiques. Hé bien étois-je d'intelligence avec eux? qu'en dites-vous, vous me rendez juſtice à l'heure qu'il eſt.

ANGELIQUE.

Oh pour cela, oüy Monsieur, je vous en répons ; & voicy mon oncle le Chevalier qui vient d'arriver qui vous la rendra bien davantage encore.

Mr BERNARD.

Vôtre oncle, & que vient-il faire icy à l'heure qu'il est ?

ANGELIQUE.

Nous ne tarderons pas à l'apprendre. C'est quelque affaire pressée apparemment.

DORANTE.

Le Chevalier me tient parole, tout va bien Lolive.

LUCAS.

Morgué, Monsieur, ne nous montrons pas comme ç'a, on se gausseroit de nous.

SCENE DERNIERE.

Mr BERNARD, LE CHEVALIER, ANGELIQUE, DORANTE, LOLIVE, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

TEnez, Monsieur, c'est Monsieur Bernard à qui vous en voulez, le voila en deshabillé de campagne.

LE CHEVALIER.

Monsieur Bernard.

Mr BERNARD.

Ouy Monsieur, c'est moy-mesme. Il faut vous dire.

LE CHEVALIER.

Dans un tel equipage, donnez-vous le Bal icy Monsieur? Ma niéce, y en a-t'il quelqu'un dans le Village.

Mr BERNARD.

Ce n'est point une mascarade, Monsieur, je vay vous expliquer....

LISETTE.

Le pauvre homme a perdu l'esprit depuis quelque tems. Il nous le faut veiller toutes les nuits.

Mr BERNARD.

Comment insolente.

L'OLIVE.

Il ne court encore que le jardin ; mais il courra bien-tôt les champs, si je ne me trompe.

LE CHEVALIER.

Ah te voila Lolive.

L'OLIVE.

Vous voyez Monsieur, chacun à sa folie dans cette maison cy. La mienne est d'estre Jardinier.

LE CHEVALIER.

Je sçay l'avanture.

L'OLIVE.

Et voila aussi un autre fou de vôtre connoissance qui s'est mis dans la tête....

LE CHEVALIER.

Je connois sa folie. Je viens icy pour la guerir ; & quelle figure est-ce encore là ?

LISETTE.

C'est le Fermier de Monsieur Bernard qui a la même folie que son Maître, ils ont tous deux la rage d'estre femmes.

LUCAS.

Morgué ç'a n'est pas vray, je ne veux pas estre femme, c'est une trop méchante engeance, & j'aimerois mieux estre loup garou.

Universitäts BIBLIOTHEK

Mr BERNARD.

Ouais tout cecy commence à me déplaire; qu'eſt-ce donc que cela ſignifie?

LE CHEVALIER.

Vous eſtes-là ma niéce en bien mauvaiſe compagnie.

ANGELIQUE.

Je m'y déplais beaucoup, mon oncle, je vous l'avoüe.

LE CHEVALIER.

Je le croy bien, ce ſont les Petites Maiſons que cette maiſon cy: Il faut en ſortir au plus viſte.

Mr BERNARD.

On ſe moque icy de moy, je penſe.

ANGELIQUE.

Pour le Peintre & le Jardinier, ce ſont des eſpeces de foux aſſez agreable. Si vous voulez bien mon oncle nous les emmenerons avec nous.

LE CHEVALIER.

Volontiers ma niéce.

LOLIVE.

Nous divertirons ces Dames dans le voyage, Monſieur.

LE CHEVALIER.

J'ay là mon carroſſe, allons venez.

Mr BERNARD.

L'on pretend ainſi malgré moy....

LE CHEVALIER.

Doucement, s'il vous plaist, Monsieur Bernard, vôtre folie me paroît dangereuse, vous demeurez tout seul ; mais je vous feray garder à veuë, en attendant qu'on vous enferme, ou que vôtre bon sens vous revienne.

Mr BERNARD.

Quoy Angelique....

ANGELIQUE.

Adieu Monsieur, je suis bien fâché de vôtre accident, nous vous reverrons quand vous serez plus sage.

Mr BERNARD.

Ma pauvre Lisette empesche que...

LISETTE.

Jusqu'au revoir. Monsieur quand sa folie le prendra, recommandez qu'on ne le batte point, il vient d'en avoir assez, je vous assure.

Mr BERNARD.

Quoy tout le monde m'abandonne.

DORANTE.

Vous estes persuadé de mon zele & de ma fidelité, Monsieur, je vay suivre vôtre Maîtresse, & je vous promets de l'entretenir toute ma vie dans les bons sentimens qu'elle a pour vous.

Mr BERNARD.

Hom, je creve?

LOLIVE.

Je laisse vôtre jardin en bon état. Souvenez-vous quelquefois de moy, je vous prie, ne donnez jamais de coups de bâton à vos Jardiniers, ces marauts là sçavent les rendre.

Mr BERNARD.

Ah mon pauvre Lucas, je perds Angelique, que deviendray-je?

LUCAS.

Bon. Palsangué que voulez-vous faire, ils ont beau dire, je ne sommes pas foux, je sommes les sots, & si j'avions épousé ces deux carognes là, je l'aurions esté bian davantage.

FIN.

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
University
Dat